Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

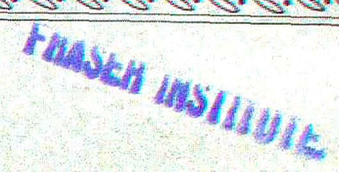
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

RÉDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

Le journal paraît le premier et le troisième samedi de chaque mois.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

1re Année—No 23 Samedi, 21 Février, 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. Barry

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	RÉDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Rêve Familier



Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et qui m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème,
Pour elle seule les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ?—Je l'ignore,
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimées que la Vie exhila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Paul Verlaine.

Les Jeunes Filles dans les bureaux

M. GOUIN, ministre des Travaux Publics, vient de fixer à treize ans l'âge des fillettes auxquelles il sera dorénavant permis de travailler dans les manufactures.

C'est bien jeune encore, sans doute, mais c'est une amélioration sensible sur l'état de choses actuel, tout autrement déplorable.

Et je me demandais, l'autre jour, qu'entrant dans un bureau d'affaires de notre ville, je voyais des fillettes—des gamines—de quatorze ou quinze ans, jupes courtes, nattes sur le dos, aller et venir en qualité de sténographes et d'employées, quel âge il faudrait fixer à ces ouvrières d'un ordre supérieur, dans l'intérêt, non de leur santé mais de leur morale, pour leur permettre d'exercer leurs fonctions.

Les jeunes filles dans les bureaux ! On peut bien en parler particulièrement aujourd'hui, puisque leur nombre augmente sans cesse et qu'elles forment maintenant un afflux considérable dans notre population. De plus en plus, l'élément féminin s'américanise, et les femmes ne craignent plus de s'assurer une fière indépendance par le travail si humble qu'il soit. La femme, subitement privée de ses appuis naturels, ne veut plus, comme autrefois, rester à la charge de ses frères ou dans l'humiliante dépendance de parents plus riches qu'elle. Et elle a raison. Travailler n'est pas déchoir, et il y a même dans l'exercice constant de ses facultés, des dédommagements tels, que le pain gagné de la sorte parait mille fois plus doux que celui de l'oisiveté.

Mais il faut à la jeune fille, pour ce nouvel état d'indépendance, auquel la dure nécessité apporte, chaque jour, d'importantes recrues, une préparation première, à laquelle les mères et les éducatrices ne songent pas assez.

Je le comprends, les mères, dans l'éternelle faiblesse de leur amour, espèrent pour leurs enfants, un sort plus clément. L'indépendance rêvée par elles, pour leurs filles, c'est le mariage. Il leur faut pourtant revenir de cette attente. Le nombre des filles qui se marient n'est plus ce qu'il était autrefois ; celles qui ne se marient pas ou qui épousent dans la trentaine seulement sont encore plus nombreuses. Autre temps, autres mœurs, et il faut parer aux éventualités qu'il apporte. Et quand sonne l'heure des luttes pour l'existence, où la jeune fille doit être armée de toutes pièces, est-elle suffisamment préparée aux dangers qui l'attendent ? Je ne le crois pas.

La mère, par une sorte de pudeur—blâmable peut-être mais combien excusable—n'ose pas aborder avec son enfant ces sujets brûlants, et se contente d'espérer que la vertu de sa fille sera assez forte pour triompher de toutes les tentations.

C'est encore moins au couvent que la jeune fille apprendra les grandes leçons pratiques de la vie. Dans cette atmosphère recueillie d'où sont bannis les propos mondains, l'homme prend, dans l'imagination de la pensionnaire, la taille et l'allure d'un héros. C'est le prince charmant de ses rêves, qui,

galant, généreux, chevaleresque, bravera la mort pour l'arracher au plus léger péril, et qui s'en trouvera bien récompensé par un regard plus doux, un sourire plus tendre. Car, à ces années de candeur si vraie, de pureté si blanche, on ne songe pas même à abandonner sa main au baiser.

Et la bonne religieuse qui ne parle que vaguement des séductions du monde, qui exagère, sans les préciser, les déboires attendant l'élève à sa sortie et qui reste lèvres closes devant le mot amour, et les terribles conséquences de ses dérèglements, se voit écoutée avec ce petit sourire d'incrédulité que revêt la triomphante jeunesse regardant, trop confiante l'avenir devant elle.

Donc, à la maison comme au pensionnat, la jeune fille n'est pas préparée à la vie qui l'attend.

Ce qu'il faudrait lui enseigner c'est le grand souci de sa dignité de femme, l'influence salutaire qu'elle peut exercée où qu'elle soit placée, quand elle sait se respecter et se faire respecter, et qu'une vie de devoir, quelque ardue qu'elle puisse être, n'est jamais avilissante quand elle est honnête ;

Ce qu'il lui faudrait savoir, c'est que l'homme, — le patron surtout — n'est pas toujours un protecteur, et qu'elle ne doit pas récompenser ses bontés ou chercher à les mériter par la moindre faveur ;

Ce qu'il faudrait lui dire, c'est qu'elle doit se défier d'elle-même, de son pauvre cœur de femme trop prompt à s'attacher, trop prêt à se donner, sans calcul et sans intérêt ;

Ce qu'il faudrait lui apprendre encore, c'est que bien qu'elle soit l'être frêle et faible, il lui faudra cependant être la plus forte, non-seulement, à telle heure, à tel moment, mais toujours. Que c'est de la femme et non de l'homme — du moins on le croirait en regardant la vie — que doit venir la résistance aux tentations les plus belles comme les plus terribles, et que ce n'est qu'à ces rudes et dures conditions qu'elle aura le droit de porter haut et fier son front d'honnête femme.

Des fillettes de quatorze ou quinze ans pourraient-elles comprendre, même si on la leur enseignait, l'énormité de leurs obligations ? Je me le demande, et j'en ai pitié.

La vie de bureau pour les jeunes filles est périlleuse à l'excès, celles qui en ont surmonté les risques, et qui se marient plus tard, celles-là, dis je souvent, mieux que leurs mères, sauront en démontrer les difficultés à leurs enfants, en même temps qu'elles auront compris, l'importance de les leur signaler d'avance.

Ces mères expérimentées pourront encore ajouter à leurs conseils que c'est de la femme uniquement que dépendent son bonheur et sa considération à venir.

Je suis, pour ma part, fermement convaincue, qu'un homme, quelque dépravé qu'il soit, respectera la femme qui se respecte elle-même ; que les premières tentatives, vertement découragées, ne se renouvelleront plus, et, qu'en un mot, il ne tiendra qu'à la femme, de faire règner, où elle travaillera, une atmosphère pure et saine, où dans son honnêteté et son devoir, elle sera à l'abri comme dans une forteresse.

Que sa vigilance, cependant, ne cesse pas un seul instant de s'exercer ; qu'elle n'oublie pas que la liberté de langage lui est interdite. Que sa réserve et son silence indiquent sa désapprobation des anecdotes trop lestes, des mots à double sens qui se racontent devant elle, car, très souvent, sa position, vis-à-vis du supérieur qui s'exprime en sa présence en termes inconvenants, ne lui permet malheureusement pas de le tancer comme il mériterait.

Pour me résumer donc, le sort de la jeune fille dans les bureaux est entre ses mains ; c'est elle qui décidera du bonheur ou des malheurs de sa vie. Mais pour qu'elle fasse ce choix avec connaissance de cause, il importe qu'elle soit instruite de ses devoirs, des difficultés qu'elle rencontrera ; il faut qu'elle soit bien inspirée du sentiment de sa dignité, de l'exemple à imposer, de l'influence à exercer...

A quatorze et quinze ans, c'est jeune pour comprendre le sens profond de tant d'engagements !

FRANÇOISE.

Une belle pensée ressemble à un grand horizon découvert.

MME BARRATIN.

Lettre de Paris

MA CHÈRE FRANÇOISE,

SI votre foi à la résurrection s'était laissé ébranler par quelque douloureux sophisme, la réception de cette lettre va certainement la faire revivre avec une ardeur nouvelle. Ai-je donc pu si longtemps oublier mes bons amis du Canada et me priver du plaisir d'avoir de vos nouvelles ! Je confesse humblement que je ne suis pas seule coupable : si je ne suis pas morte, ma chère amie, je devrais bien l être après la terrible saison que nous venons de passer, les pluies, les vents et les grêles. Brrr... rien que d'écrire ces mots, je frissonne.

Si encore nous avions quelque chose pour nous réchauffer l'âme, pour aviver l'esprit ; mais non, chère amie, je n'ai jamais vu la vie aussi bêtement plate qu'elle l'a été à Paris pendant cet horrible hiver.

Aucune distraction, aucune nouveauté sauf la sotte politique qui s'infiltre de plus en plus dans toute notre vie, dans notre cuisine, dans nos réceptions, dans nos représentations. Ah, nos beaux jours sont passés et l'on dit que le féminisme fait des progrès. Autrefois, à la nouvelle d'un beau crime, tout le monde s'écriait : cherchez la femme ! maintenant on est beaucoup moins galant, le premier cri est celui-ci : quel est le ministre ? Ces horribles politiciens ont réussi à diviser notre belle France en deux camps et qui s'épient derrière les retranchements et les bastions qu'ils ont élevés, couvents et sacristies d'un côté, clubs et estaminets de l'autre. Si vous croyez que c'est amusant de vivre comme cela et si vous vous attendez que je vous écrive des choses drôles vous allez être bien trompée, ma pauvre Françoise.

Pensez donc que les pompiers même s'en mêlent. Ces bons pompiers, la gloire de nos municipalités rurales, la splendeur des beaux jours des processions de la Fête-Dieu, des distributions de prix et des couronnements de rosières. Le gouvernement vient d'être obligé de dissoudre la plus célèbre d'entre eux, les pompiers de Nanterre que la chanson rendit un jour fameux dans le monde entier. Il pa-

rait que le corps était également divisé en nombre entre nationalistes et républicains ; si un incendie se déclarait dans la commune la pompe ne pouvait plus sortir. Suivant que le sinistré appartenait à l'une ou à l'autre opinion politique, le groupe adverse s'opposait à son salut et la pompe restait au hangar comme l'âne de Buridan contrarié par deux appétits également vivaces, l'amour du républicanisme et la haine du nationalisme. Triste, n'est-ce pas ?

Des Humbert, je ne vous en parle pas. Il est impassible de rêver chute plus plate d'une pièce à grand orchestre. Tout cela était du soufflé, du chiqué comme disent nos rapins. Les Humbert ont été intéressants tant qu'ils étaient en fuite et qu'on pouvait taquiner le gouvernement. Maintenant qu'ils sont sous les verrous, ils ne présentent plus aucun intérêt, la Grande Thérèse n'a même plus les honneurs de la caricature. Encore une que la politique a tuée. Du moment où l'on ne peut plus s'en servir contre le gouvernement, brisons le joujou.

Mais je vois que je tombe moi-même dans le défaut du jour ; j'arrête là. Je n'en dirai plus un mot de ces coquines de chicanes.

Kekewakez-vous, à Montréal? Je vois immédiatement votre front se rembrunir devant ce néologisme d'allure plus canaque que civilisée. C'est pourtant ainsi qu'on a traduit dans notre langue l'opération qui consiste, pour des personnes d'ordinaire convenables, à se travestir pendant quelques intants en singes hystériques afin d'exécuter cette bamboula perfectionnée qui, sur vos théâtres du nouveau-monde s'appelle, je crois, "cake-walk." De ce mot au verbe kekewaker, il n'y a qu'un pas, de danse, et il a été franchi. Hélas ! Nous sommes envahis par cet horrible cauchemar de dégingandage stupide qui s'exécute dans les salons les plus huppés et dans les hôtels du Faubourg Saint-Germain sous les yeux attristés des duchesses de la Grande Epoque. On nous dit que cela se passera ; souhaitons-le, mais n'aurions-nous pas eu quelque chose de mieux à emprunter à l'Amérique ?

Ainsi, en ce moment, nos braves populations bretonnes souffrent d'une misère atroce. La pêche de la sardine, qui est leur seul gagne-pain, a complètement manqué et les pêcheurs meurent littéralement de faim. Il n'y a pas d'exagération dans l'expression. Ces pauvres gens n'ont absolument rien à manger. Frustes et sauvages, ils se laissent littéralement éteindre dans les cabanes plantées sur le rocher d'où ils peuvent, avant de fermer les yeux contempler la mer verte, cette grande marâtre qui leur refuse aujourd'hui leur pitance. Eh bien, on parle beaucoup de les soulager, ces Bretons, on verse beaucoup d'encre sur leur infortune, mais je ne vois pas de ces grands mouvements, de ces élans de confraternité, comme celui qui anima le gouvernement américain lors de la catastrophe de la Martinique. Dans les concerts, il est vrai que nous avons invariablement maintenant quelque jolie actrice en costume breton, très seyant d'ailleurs et qui va fort bien aux blondes ; elle débite quelques chansons de Botrel et fait ensuite le tour de la société avec une sébille dans laquelle tombe quelques louis, beaucoup plus pour obtenir un gracieux sourire de la femme que pour donner à manger à un pêcheur breton et c'est tout. La France se rapetisse, bonne Françoise et cela me fend le cœur, car je l'aime tant ma belle France et je voudrais tant la voir large et grande. Enfin, ces impressions se ressentent-elles peut-être de tout ce qu'il y a de maussade dans le temps.

Je termine sur un incident un peu plus réconfortant et qui m'est un rayon de soleil à travers les embruns qui obscurcissent l'avenir.

Vous savez que le gouvernement de la République qui ne prodigue pas aux femmes des croix de la Légion d'Honneur a décidé de décorer Mme Carlier, veuve d'un ancien consul de France à Sivas, en Arménie, qui s'était distinguée par des actes remarquables de courage dans les derniers troubles d'Arménie.

Mme Carlier est venue à Paris recevoir sa décoration. Le grand chancelier de la Légion d'Honneur, le général Florentin, avait tenu que la remise de la croix fût faite en grande cérémonie et non pas comme cela s'opère dans le civil par simple envoi sous pli cacheté.

Le général Florentin avait convoqué Mme Carlier en audience spéciale au Palais de la Légion d'Honneur, il l'a reçue en grande tenue dans le grand salon de l'Ordre, en présence de tous les grands officiers

Le chancelier a remis la croix à Mme Carlier et a tenté de la lui accrocher lui-même sur la poitrine, mais là le vieux guerrier s'est embrouillé. Je ne sais si la poitrine battait trop fort, toujours est-il qu'il a échoué dans sa tentative et que Mme Carlier a dû exécuter elle-même cette partie de l'opération.

La règle voulait ensuite que le géral donnât l'accolade : mais là encore il a reculé et pourtant, si j'en juge par les photographies que j'ai vues, la chevalière est encore très appétissante. Il s'est contenté de lui baiser la main et de la reconduire jusqu'à sa porte en lui exprimant le regret de ne pas pouvoir lui faire rendre les honneurs militaires.

Mais pourquoi cela ?

Vicomtesse d'Aubervilliers

Echos des Fêtes Universitaires

A la séance solennelle annuelle de rentrée de l'Université de Rennes, au mois de novembre dernier, M. Thamin, recteur de l'Académie et président du Conseil de l'Université, a prononcé une allocution dont l'exorde nous intéresse particulièrement et, que, pour cette raison, nous reproduisons ici avec autant d'empressement que d'émotion. Il nous est doux de constater que notre souvenir ne s'efface pas du cœur de ceux qui nous viennent voir, plus doux encore—parce que c'est plus rare—de constater le bien que l'on peut dire de nous quand nous ne sommes pas là, et d'écouter les échos nous les répéter en d'aussi éloquents accents.

M. Thamin, comme on se le rappelle, fut le délégué des Universités Françaises à l'Université Laval de Québec, lors de son cinquantenaire, au mois de juin dernier, et y fit ce discours, fort remarqué alors, non seulement pour la correction et l'impeccabilité du verbe, mais pour les affectueux sentiments qu'il contenait à notre égard. Nous nous estimons heureuse d'offrir cette intéressante primeur aux lecteurs de notre journal :

"*Mesdames, messieurs,*

"Au moment où je me lève devant vous, ma pensée se reporte avec émotion à la dernière occasion que

j'ai eue de prendre la parole devant une université assemblée. Ce n'était pas la vôtre, ce n'était pas ici, mais à 6,000 kilomètres de nos côtes, dans le nouveau monde, et dans cette partie du nouveau monde qui fut longtemps la nouvelle France : devant l'Université Laval de Québec. Cette université, fondée pour être là-bas le conservatoire de notre langue et de notre esprit, pour y maintenir le goût et le culte de tout ce qui est français, fêtait son cinquantenaire. Modestement elle s'était abstenue d'inviter à ces fêtes d'autres universités que les universités même du Canada. Elle fit une exception pour la France. Et son recteur—qui est depuis quelques semaines en Europe, et que j'avais espéré un moment voir aujourd'hui à mes côtés, comme j'étais aux siens, il y a six mois—exprimait en ces termes le désir qu'éprouvait l'Université Laval de voir un représentant de l'Université de France assister à son jubilé : "C'est la mère, disait-il, qui viendrait dire à sa fille qu'elle est contente d'elle ; c'est la vieille France qui viendrait encourager, féliciter des enfants qui n'ont jamais cessé de l'aimer."

"Messieurs, c'est ce merci de l'Université de France, disons mieux : de la France même que j'eus l'honneur et la joie d'aller porter à des frères séparés, toujours fidèles, et qui savent allier à une notion très exacte de leurs intérêts présents une piété religieuse envers leurs origines et leur passé français. Et aujourd'hui, j'ai un autre merci à leur adresser, pour l'accueil qu'ils m'ont fait, qu'ils ont fait en ma personne à ce que je représentais, et je vous demande la permission de vous y associer.

"Ce que j'ai ressenti d'émotions diverses au contact de ce sol exploré par nos ancêtres, si largement arrosé par notre sang, et qui semble doué de mémoire, ce que j'ai vu pendant mon séjour, ce que j'ai entendu,—toutes choses que je renonce à vous dire. Mais j'ai vu en particulier, j'ai expérimenté comment une université se fait l'âme et la conscience d'une nation, la façonne à son image et préside à ses destinées. Fondée depuis 50 ans, l'Université Laval a formé, à peu d'exceptions près, tout ce qui compte là-bas dans la race française ; et tous les fils de Laval, groupés autour de leur mère (je parle leur pieux langage) faisaient vraiment l'effet d'une grande famille, animée d'un même esprit, tendue dans un même effort vers ce noble but : la prédominance dans ce coin du nouveau monde de leur foi, de leur langue et de leur race...."

Visite au Regent's Park, à Londres

(Suite et fin)

Oh ! il n'y a qu'un honnête métier qui puisse rendre le cœur joyeux et la figure sereine ! L'écluse des *castors* en est un exemple. Ici ces petits castors, aussi heureux que dure le jour, construisent leurs huttes.

Le castor du Canada, *quand il ne s'occupe pas de politique*, bâtit des ponts et des chaussées ; au contraire celui d'Europe ne bâtit pas, parce que le voisinage de l'homme l'en empêche. Il paraît qu'il ne faut plus dire aux petits Canadiens que les castors se servent encore de leur queue comme d'une truelle pour pétrir et masser la boue qu'ils emploient dans la construction de leurs cabanes et de leurs digues Ceci était bon quand nos pères lisaient les premiers numéros du *Naturaliste Canadien*, en 1868. "*Nous avons changé tout cela.*" Le fait est que les pierres et la boue sont transportées entre leur menton et les pattes de devant, et l'erreur, au sujet de la queue, est évidemment causée par le bruit qu'elle fait en frappant l'eau quand l'animal plonge.

Il fallait visiter les *perroquets*. Nous prêtâmes l'oreille un instant afin de localiser la maison.—Ils allaient bien pour des animaux muets.—Le Monument National plein de dames pourrait seul supporter la comparaison.

Vous savez, cher lecteur, que, sous le règne de Cyrus, les Juifs, captifs jusqu'alors, reçurent la permission de retourner dans leur pays. Deux tribus seulement en profitèrent, et les dix autres, qui préférèrent rester, disparurent depuis dans l'histoire. De vains efforts ont été faits de nos jours pour retrouver les *tribues perdues*. Eh bien, je pense que les perroquets sont une de ces tribus perdues ; les chameaux en sont une autre. Remarquez la vanité des perroquets pour les parures aux couleurs orientales, et considérez la courbe de leur nez : vous avez là deux traits fort prononcés de la race sémitique. Je puis aussi faire erreur ! Ecoutez ce langage : ça sent l'hébreu, tout comme ça sent la laine dans leurs cages. J'ai entendu des choses dans la maison des pierrots que je ne puis rendre en français. De plus, ils nous regardent de travers, le long de leur nez, par-dessus leurs épaules vertes, avec un air de suffisance ! En lisant quelques noms, *Cacatoës de Meyer*, *Perruche d'Alexandre*, *Ara bleu de Buffon*, je me suis dit que Meyer, Alexandre et Buffon, dans un moment d'exaspération, avaient fait cadeau de leurs "*psittachis*" au jardin zoologique.

Le *chat sauvage*, ancêtre contesté des chats domestiques, paraissait souffrir de la chaleur. Il était furieux parce que, dans les département des Mammifères, il y a toute une cage de délicieuses petites souris, et qu'on refuse de le transférer.

Et nous vîmes le *gnou*, s'il vous plaît. Et le gnou n'était pas de bien belle humeur non plus. Vous n'auriez pu le blâmer ; car jamais de ma vie je n'ai vu un animal plus absurde. En apparence, il a l'air d'un faux buffalo, ou quelque chose approchant. Face recouverte de poils épais, mufle et cornes de bœuf (et quelles cornes !), les jambes du cerf, l'encolure, la crinière et la coupe du cheval ; une seconde crinière lui défend la face inférieure du cou ; enfin une queue de girafe. Voyez d'ici l'ensemble ! Ça vit au pays des Boers. Dans tous les cas, il vint nous supplier à quatre genoux de ne pas rire de lui. Les autorités sont attentives à son égard : elles ont mis à sa disposition un vaste jardin où il peut trottiner tout le jour et cacher le long des rochers artificiels la nudité de la moitié de son corps.—Elles ne pourront jamais trop faire pour un animal aussi affligé.

En revenant de chez les ours, blancs, bruns, noirs, je demandai à mon compagnon ce que deviennent les animaux qui meurent à la ménagerie. Quelques-uns, sans doute, font d'excellents *rugs*, mais les autres ? j'aimerais savoir ce qu'on en fait. J'ai bien remarqué qu'il y avait un grand nombre de restaurants tout autour du jardin où les prix sont trop modestes...

J'admirai l'égoïsme anglais en passant près du *glouton*. Sur sa cage on a affiché : *Ne donnez rien à cet animal.*

Les voisins, non plus, ne sont pas toujours assortis—ce n'est pas le faubourg Saint-Germain. — Près d'une cage pleine de *Karnichis*, espèce d'échassiers, portant l'éperon, criant sans cesse (on les appelle crieurs), on a placé une innocente *cigogne blanche*, qui n'a d'autre cri, elle, que le clapotement qui résulte du choc de ses mandibules l'une contre l'autre. C'est fort bien ; mais supposez que la cigogne, dont la vie en Hollande est protégée par des lois, des coutumes locales,... *des fausses cheminées même*, supposez qu'elle ait un gros mal de tête ?

Il y a, par-ci, par-là, des annonces choquantes pour l'orgueil national. Par exemple, chez les singes, il y a une inscription *traduite en allemand :* " Les visiteurs portant des lunettes sont priés de ne pas approcher trop près des cages."

Dans l'appellation de divers animaux, leur amour propre n'a pas été beaucoup ménagé par les naturalistes anglais. Voyez :

Il y a un *Blotched Genet* (genette noircie). Il n'est pas donné à tous d'avoir un beau teint, *d'être rougeaud*, mais ce n'est pas gentil d'attirer l'attention du public sur ce fait.

Il y a un *Sooty Phalanger* (phalanger couleur de suie) et un *Dusty Ichneumon* (ichneumon poussiéreux). Le premier est un *marsupial* à très belle fourrure, le second est un carnassier appelé aussi *rat de Pharaon*. Dans les épithètes anglaises accolées à ces noms, il y a un reproche silencieux, quand le seul coupable, c'est le gardien de leurs cages. J'ai pris note des noms suivants qui sonnent rudement dans la langue de notre très gracieux souverain : *The Ruddy headed Goose*, *Yellow cheeked Lemur*, *Sloth*, *Skunk*, *Kusimanse Cro sarchus obscurus*. Ce dernier est la *mangue obscure*, petit carnassier de l'illustre famille des Viverridés, connu, ou inconnu, pour son extrême propreté.—Quant à moi, je ne savais pas cela avant que je l'apprisse par le dictionnaire. — Et ce noble *buffle à queue de cheval*, que les Romains avaient décoré du pompeux titre de " *Pœphagus grunniens*," ils l'appellent " *a Yak*" !

Quant aux singes, en les cataloguant, on a voulu, c'est tout clair, les humilier monumentalement. Je ne cite plus en anglais, c'est trop brutal :

Petit singe à nez blanc, bonnet chinois, baboune de Guinée ; semnopithèques à fesses blanches, à nez long, aux mains jaunes ; singe vert ; guenon paresseux, à muscles de chien ; maïnon à queue de cochon ; cynocéphale lippu, Midas rufimanus; Afèle (qui veut dire imparfait), *singe araignée, capucin, dormeur, hurleur, vieillard, macaque cayou, métis, sphinx, à face rouge ; moustac ; chameck, ouistiti*, etc., etc., etc.—Apprenez cette nomenclature par cœur et quand vous vous fâcherez pour des riens, cher lecteur, récitez-là, ça rafraîchit.

Un mot, sans faute, de cette intéressante famille simienne. Le premier visité fut un *singe Tcheli* — un cadeau de la Chine. Il descend des montagnes de la Mandchourie et porte un pelage laineux, vu les rigueurs du climat de cette province ; mais la chaleur du mois d'août l'affecte visiblement. A l'heure qu'il est, il loge dehors ; et les visiteurs sont priés de ne pas l'irriter. Bien décidés à nous conformer à cet avis humanitaire, nous l approchâmes silencieusement. Cependant, le croiriez-vous ? à peine nous vit-il qu'il entra dans un transport de colère, qui n'avait rien de *céleste*, et qui atteignit de deux pouces le paroxysme de la rage. L'ingrat ! Moi qui ai écrit pour réhabiliter la famille !

Nous crûmes prudent de nous retirer dans la maison des singes. Là, encore, les sans-cœur ! bien qu'il n'y eût pas de " notice," les pensionnaires se levèrent d'emblée, nous examinèrent d'abord, puis avec des cris effroyables, d'outre-tombe, secouèrent les barreaux de leurs cages et bondirent avec frénésie. Je dis alors à Benoît que je ne l'amènerais plus jamais voir les singes. — Il était très probablement la cause de tout ce bruit. — Le gardien accourt, et à grande peine parvint à les calmer. Quand nous lui demandâmes la cause d'un pareil tornado, il regarda furtivement la binette de Benoît.

Toutefois, il nous apprit que la population singe diminuait. Les uns se sont fait expulser pour des espiègleries, d'autres sont allés chez le fourreur faire réparer leur culotte. Quelques-uns de ceux qui sont restés en *auraient grand besoin* et ne paraissent bien qu'assis.

Au Regent's Park, on tient les singes et les puces dans le même département.

La sensiblerie anglaise, qui accorde des cimetières et des marbres funéraires aux chiens décédés, (décidés comme lit mon voisin), a voulu aussi ouvrir ses musées et ses catalogues à ce banni de la bonne société.

Le seul inconvénient, c'est que, pour la puce, la pierre ne fait pas une prison, ni les barreaux de fer une cage, comme je l'éprouvai en rentrant à l'hôtel.

EM. B. GAUVREAU.
Curé de Beardsley, Minn.

Notre Feuilleton

NOUS avons beaucoup de plaisir à recommander notre nouveau feuilleton, *Une Reine des Fromages et de la Crême*, aux lecteurs et lectrices de notre journal. Le talent de l'auteur, Mme de Longgarde, s'est depuis longtemps affirmé dans une série de romans étranges et attirants, qui attestent sa souplesse d'esprit et la variété de ses dons littéraires. Ces qualités, jointes à l'activité de son imagination, à sa facilité d'invention, ne se sont jamais montrées aussi séduisantes que dans le roman vivant, animé et dramatique dont nous commençons aujourd'hui même la publication.

Royale naïveté

Emmanuel II se promenait un jour aux environs de Naples. C'est l'habitude dans le pays de dire à quelqu'un, quand il admire un objet vous appartenant : " C'est à vous "

Le roi arrive chez un paysan et aperçoit deux jolis enfants qui le regardaient avec respect. Le roi les caressa et dit au paysan : " Ce sont vos fils ? " — " Ils sont à vous Majesté " répondit celui-ci, suivant l'usage. — " A moi ! dit le roi en souriant et en faisant l'étonné. Pourtant je ne me souviens pas d'être jamais venu par ici."

On demande tout à l'argent : le bonheur, la joie, l'esprit, le plaisir. Le meilleur acteur cependant ne peut pas jouer tous les rôles.

MME BARRATIN.

Une Reine des Fromages et de la Crème

I

L'HÉRITAGE

TROIS hommes étaient réunis dans la plus belle chambre du *Soleil d'Or*, l'unique auberge de Glockenau, village des montagnes autrichiennes.

Pour être la meilleure, cette chambre ne brillait pas par le luxe ni même par le confort : plancher nu de sapin soigneusement brossé, lourdes et sombres solives soutenant le plafond bas, murs blanchis à la chaux piqués d'images saintes aux criardes enluminures ; dans un coin, sur une étroite console, une statuette de la Vierge devant laquelle, en un vulgaire pot de faïence, s'épanouissait une touffe d'hépatiques bleues.

Les deux petites fenêtres carrées sont grandes ouvertes et les rideaux bien empesés, relevés avec des épingles, comme pour ouvrir plus large entrée à la brise printanière ; le besoin s'en fait sentir, en effet ; l'atmosphère, dans cette grande pièce carrée, est lourde encore : odeur de bougies récemment éteintes et de violettes fanées, restes de vapeurs d'encens, et puis une senteur âpre dont la seule inspection du lit révèle la cause. Tiré jusqu'au milieu de la chambre, ce lit rustique, en bois peint, est recouvert d'un drap noir où se voit encore l'empreinte d'un corps.

Une heure auparavant un cadavre était là ; ces aiguilles de sapin, ces pétales de fleurs qui jonchent la couche mortuaire et le plancher sont tombés des couronnes, et ces traces aux planches de sapin sont celles des clous des bottes pesantes des porteurs du cercueil.

Cette mort avait causé une véritable émotion dans le village. On voyait encore la diligence s'arrêter un matin au seuil du *Soleil d'Or*, et, de la lourde voiture, ordinairement aussi parfaitement vide à l'arrivée qu'au départ, et dont les coussins ne connaissaient que de rares habitants de Glockenau et des environs, descendre deux voyageurs, un homme d'un certain âge et une jeune fille, tous deux d'une allure distinguée qui contrastait avec celle des villageois.

Glockenau n'était pas le but de leur voyage, but demeuré inconnu, d'ailleurs ; mais, à quelque distance de ce village, le voyageur s'était tout à coup affaissé sur la banquette. Il avait fallu toute la force de l'aubergiste pour le faire descendre, d'abord, puis le porter jusque sur le lit où, quatre jours après il s'éteignait douloureusement, malgré les soins de sa fille, malgré l'inutile expérience du médecin appelé de la ville, qui diagnostiqua aussitôt une attaque de paralysie sûrement fatale pour la constitution épuisée de l'étranger !

La cérémonie funèbre était achevée et les trois hommes réunis autour de la table, y avaient assisté à des titres divers. Le premier l'avait dirigée : c'était le curé de la paroisse. Le second y avait paradé au premier rang comme hôte : c'était l'aubergiste du *Soleil d'Or*. Le dernier était le notaire, chargé des formalités légales par le tribunal de l'arrondissement.

Ni le prêtre sous la soutane, ni l'aubergiste dans son costume bourgeois ne pouvaient renier leur commune et paysanne origine.

Aubergiste et prêtre avaient les mêmes traits généraux typiques du paysan de cette partie de l'Autriche.

Là d'ailleurs s'arrêtait la ressemblance. Auprès de l'hôtelier, gros et gras, le curé montrait une maigreur d'ascète, résultat, autant que de l'âge, d'une vie toute de sobriété, sinon de privations. Cette existence avait comme raffiné, presque éthéré en lui les traits grossiers de la race. Quarante ans auparavant, il aurait très probablement pu supporter la comparaison avec l'aubergiste ; maintenant, les courbes de son visage s'étaient allongées, les vives couleurs d'un teint trop riche avaient disparu dans les jeûnes, ses longues mains maigres avaient acquis, dans leur diaphanéité, quelque chose d'aristocratique, et, au lieu de l'épaisse et rude chevelure noire, c'était une couronne de fils d'argent qui entourait, comme d'une auréole, son crâne dénudé. La démarche même complétait cette curieuse transformation : accompagnant ce long corps osseux et légèrement voûté, la lourdeur inoubliée du pas du paysan prenait comme une allure de majesté vénérable.

Le notaire, lui, était l'antithèse vivante de ses deux compagnons. Petit, vif, visage jeune et ridé, nez pointu, œil petit et rond, au regard aigu, gai, toujours en mouvement, l'allure sautillante, il y avait en lui de la nature du moineau franc, dont il avait, du reste, l'instinct curieux et indiscret.

La veille, dès son arrivée, il avait apposé les scellés sur les biens du défunt, lequel avait été inscrit, sur les indications de sa compagne, sous les noms et prénom d'Émile Eldringen.

L'instant était venu de procéder à l'inventaire, et c'est en qualité de témoins qu'étaient présents le vieux curé et l'aubergiste. Sans doute, en droit, la fille du défunt devait assister à cette levée de scellés, mais elle avait voulu demeurer seule au cimetière, et le notaire, après avoir attendu le temps par lui jugé suffisant, décida d'instrumenter sans plus tarder.

Ces tristes biens, épaves plutôt, traînés à sa suite, de ville en ville, par le voyageur, ils étaient là, contenus dans une grande malle toute revêtue du bariolage des étiquettes de chemins de fer et dans une valise jadis belle, aux cuivres arrachés, déchirée par mille heurts dans les filets à bagages.

Les bandes de toile et les larges cachets de cire enlevés, l'inventaire ne devait demander que quelques instants : les deux coffres renfermaient peu d'objets, mais bien hétérogènes. Au vif désappointement du curieux notaire, à la significative grimace de l'hôtelier, et à la sincère compassion du vénérable prêtre, on tira de la malle et de la valise deux uniques chemises, couvertes d'adroites reprises et de morceaux savamment dissimulés, mais dont le tissu était des plus doux et des plus fins ; un nécessaire de toilette aux flacons en mauvais état, mais fermés par des bouchons d'argent et dont l'un contenait ce parfum

de Chypre alors à la mode ; puis, plusieurs jeux de cartes à tranches dorées, mais fatiguées par l'usage ; un vieil uniforme d'officier du hussards, portant encore vaguement la marque des points des passementeries d'or depuis longtemps enlevées, qui devait être utilisé comme veste du matin. De chaussures, nulle trace : l'étranger ne possédait évidemment que la paire de bottes à moitié usées qu'il avait aux pieds, mais sur laquelle une rapide inspection fit voir le nom d'une des premières maisons de Vienne.

La trouvaille la plus importante, déterrée dans le dernier coin de la vieille valise, fut une grosse bague d'or ornée d'une agate superbe, sur laquelle était gravé un écusson surmonté d'une couronne à neuf pointes. Il y avait bien neuf pointes ! Elles furent comptées et recomptées nombre de fois par chacun des trois hommes qui, la bague posée sur la table après avoir longtemps passé de main en main, tombèrent en arrêt devant le bijou révélateur qu'ils couvèrent de regards à la fois surpris et méfiants.

"Cela semblerait indiquer, — avait dit le notaire, — en supposant, bien entendu, que cette bague eût été sa propriété, que c'était un comte."

Nouvelle pause générale.

—Êtes-vous bien sûr, monsieur Prell,—demanda timidement le prêtre au bout d'une minute, — que les comtes seuls aient droit à la couronne à neuf pointes ?

— Cinq pour la noblesse, sept pour un baron, neuf pour un comte, — répondit péremptoirement le tabellion.

— Un comte.... avec une seule paire de bottes ! Cela se peut donc ? — demanda l'aubergiste avec un grave mouvement de tête.

— Il y a des comtes de toutes catégories, — trancha le notaire, d'un ton d'autorité qu'il était loin d'avoir en la matière, mais dont il ne voulait pas que doutassent ses compagnons. — D'ailleurs, — ajouta-t-il prudemment, — j'ai dit : "En supposant que cette bague appartînt à votre voyageur". Sa fille, qui, à l'enquête, a donné les simples noms d'Emile Eldringen éclaircira ce point. Du reste....

Le notaire s'empara soudain de quelques paquets de papiers.

—Du reste, nous n'aurons pas besoin d'attendre le retour de Mlle Eldringen, voici les papiers ; nous allons trouver sans doute ce que nous voulons savoir.

D'un doigt rapide, il dénoua un léger ruban jaune et ouvrit un paquet de lettres de dates anciennes et récentes. La plupart étaient écrites en une langue étrangère. Heureusement des caractères allemands, se révélant tout à coup aux yeux du notaire, tirèrent de perplexité le trio. Soudain, le petit homme sursauta, gazouilla une formule triomphale. La suscription d'une lettre portait : "Au comte Eldringen". Cette lettre commençait ainsi :

"Au risque d'être importun, je me vois obligé de vous
"prier de ne plus apporter de retard au remboursement
"de la somme de six cents florins que vous m'avez
"empruntée l'automne dernier.... "

Une deuxième lettre, aggravée d'une signature éminemment juive et d'un énoncé de florins beaucoup plus important, était de teneur presque identique. D'autres missives encore, émanant de créanciers mécontents et toutes de dates récentes, avaient le même but.

—De tout ceci il appert, — dit M. Prell, étudiant ses paroles, pour les rendre conformes aux égards imposés par un authentique blason, — qu'il semble n'y avoir pas lieu de conserver plus de doutes au sujet du titre qu'à celui des.... embarras du défunt.

Le visage vermeil de l'aubergiste avait pris une expression inquiète ; mentalement il additionnait les prix de vente possibles des objets étalés sur la table.

—Mais la jeune fille, la.... la comtesse doit avoir de de l'argent comptant.

— Probablement. D'ailleurs les gens civilisés ne voyagent pas commes les colimaçons en portant tous leurs biens sur leur dos. Il est évident que ce comte paraît être décédé dans une position embarrassée, mais, de là à supposer.... Du reste, sa fille nous apprendra.... La voici.... enfin !

Le notaire ne fit qu'un saut de sa chaise à la porte qui venait de s'ouvrir, poussée par la main d'une grande jeune fille pâle qui s'arrêta nette à la vue des trois hommes. Gauchement se consultant du regard, tout interloqués par l'acte de civil empressement du notaire, le curé et l'aubergiste se décidèrent à se lever.

La jeune fille fit quelques pas dans la chambre. C'était une superbe personne, grande, large d'épaules, au buste harmonieusement développé. Malgré son air hagard, résultat de sa grande souffrance morale, malgré la lassitude empreinte sur ses traits et ses yeux gonflés et rougis par les larmes, son visage conservait une beauté de lignes à laquelle jusque-là les trois hommes n'avaient pas songé à faire attention, et qui, vue dans ce cadre et à ce moment, les impressionna. Ils eurent la sensation du caractère particulier de ces lignes à la fois pures et presque trop fortes, de ce front blanc où se glissait l'esquisse de pénibles sillons, de ses lèvres trop naturellement et sévèrement closes pour ne pas dire un angoisse plus ancienne que la récente douleur de ces derniers jours.

Était-elle très jeune ? L'absence d'expression juvénile sur le visage, de timidité incertaine dans le regard semblait dire non, alors que l'examen moins attentif de l'ensemble répondait nettement oui. Elle semblait une jeune fille qui aurait reçu et vaillamment supporté une leçon de vie au-dessus de son âge. Le port de la tête bravait le destin et l'énergique fixité de son regard était l'indice d'une force d'âme peu commune. Il y avait du défi dans sa prunelle encore noyée de larmes. Incontestablement, ses yeux étaient beaux. D'un gris clair très franc, ils étaient comme ourlés d'un mince disque noir, visible seulement en pleine lumière, qui en avivait singulièrement l'éclat et les faisant croire plus foncés qu'ils n'étaient réellement. Les sourcils, presque droits, étaient du plus beau noir ; châtain très foncé, les cheveux épais et souples qu'elle portait lourdement noués sur le cou. Enfin, sa main, qui tenait le chapeau déjà enlevé de sa tête endolorie, était de forme aristocratique, mais d'épiderme révélateur des travaux matériels, impuissants jusqu'alors à la déformer.

MMD DE LONGGARDE.

(A suivre.)

Les Astres

Dans l'immense désert, sous les couches brunies
Du grand chaos qui semble insoumis aux destins,
Ils s'allument pour luire aux portes infinies,
Et laisser contempler les temps aux séraphins....

Vers leurs marges d'éther qui leur a dit d'éclore
Lorsque tout reposait dans l'ombre du néant ?
Qui les sema, parfaits principes de l'aurore,
Sur des pans de nuit vaste en le lointain béant ?

Diamants renaissants aux voûtes éternelles,
Reposoirs des Esprits vers l'insondable lieu,
Flamme vraie et sublime aux saintes étincelles,
Astres des Univers, vous illuminez Dieu !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Montréal.

" Les Canadiens-français et l'Empire Britannique "

QUAND le député de Labelle se faisait accuser de trahison par ses collègues anglais de la Chambre des Communes, on ne prévoyait pas que deux ans plus tard, la presse anglaise des deux continents se chargerait elle-même de propager ses vues anti-impérialistes. Le calme s'étant fait dans notre monde politique, le personnalité de M. Bourassa apparait sous son véritable jour : sincère, studieuse, libérale dans le meilleur sens du mot, clairvoyante et bonne. Et nous pourrions ajouter " modeste," puisque, la tourmente passée, le député de Labelle est volontairement rentré dans la pénombre pour ne demander qu'à l'étude et au travail la satisfaction de ses énergies, contre l'attente d'admirateurs enthousiastes qui lui confiaient déjà, dans leurs rêves, la formation d'un parti nationaliste canadien.

Depuis deux ans, M. Bourassa s'est appliqué à éclairer l'opinion anglaise sur les véritables sentiments de ses compatriotes. A peine réélu député de Labelle, dans l'automne de 1900, il allait recueillir en Angleterre les matériaux de son ouvrage sur " la Grande Bretagne et le Canada," qu'il a publié dans les deux langues et qui a eu dans la presse canadienne un retentissement considérable. L'été dernier, il publiait dans la *Monthly Review*, de Londres, une série d'articles sur le même sujet, " pensés et écrits en anglais " et où il montre les motifs de notre opposition à tout resserrement du lien colonial. Ce sont ces articles que la *Nouvelle-France* a publiés, depuis, en français, et qui viennent de paraître en brochure, d'abord en anglais puis en français, pour l'édification du public trop nombreux, qui a été accoutumé de voir dans le député de Labelle une espèce de démagogue anglophobe.

Ce qui frappe, dans ces articles, c'est d'abord leur modération, puis leur inexorable logique et leur belle franchise. L'auteur, dans une préface où il réfute les objections que lui ont faites certains journaux canadiens, a lui-même résumé ses arguments à peu près comme il suit : La protection armée que nous donne l'Angleterre est plus que compensée par les attaques auxquelles la politique anglaise nous expose de la part des Etats-Unis Sa protection diplomatique est une légende qui disparaît à l'étude des divers traités anglo-américains, où les intérêts canadiens ont été invariablement sacrifiés. Nous ne devons pas non plus à la mère-patrie la liberté, qu'elle nous a accordée de force : les diverses constitutions octroyées au Canada depuis 1763 étaient toutes plus ou moins destinées à détruire l'influence canadienne-française. Malgré tout cela, nous sommes satisfaits du régime actuel et ne désirons pas l'annexion aux Etats-Unis, mais toute tentative que ferait l'Angleterre pour modifier ce régime dans le sens de ses propres intérêts provoquerait un mouvement annexionniste *irrésistible*.

Certains ont nié à M. Bourassa le droit de parler au public anglais au nom de ses compatriotes. Il nous semble cependant que, dans la *Monthly Review* du moins, il a fidèlement rendu leurs sentiments.

O. ASSELIN.

P. S.— La brochure intitulée " Les Canadiens-français et l'Empire britannique," sort des presses de M. S. A. Demers, 30 rue de la Fabrique, Québec.

Le Colibri

C'ÉTAIT aux temps anciens où j'avais un dispensaire à Montmartre.

Il ne faut pas que ce mot ambitieux éveille en vous l'idée d'une organisation hospitalière. Un cabinet de consultation, une salle d'attente, voilà l'installation rudimentaire que je mettais à la disposition du public. Il venait des malades. C'était un lamentable défilé de toutes les misères humaines.

J'ai vu là, dans l'espace de quelques années, tout ce qu'on peut voir des infirmités, des souffrances d'en bas. Car souvent il fallait bien rendre à domicile la visite reçue au dispensaire. C'étaient de pénibles corvées, ces courses dans les pires quartiers de la Butte, ces séjours pourtant si rapides dans les cellules malsaines de ces ruches empestées où s'entassent, sous les miasmes de tous les détritus, tant de familles ouvrières qui ne quittent les germes de mort de l'atelier que pour l'infection de l'affreux logis.

Je me plaignais de passer là. Que dire de ceux qui y vivaient ? Les uns venaient au monde. D'autres mouraient. La souffrance et la joie, la haine et l'amour tissaient là, comme ailleurs, la trame de la vie.

Moins d'égoïsme peut-être, parce qu'on s'y entendait crier de plus près. Les riches compatiraient s'ils avaient l'émotion de la misère vue, touchée du doigt. Mais ils vivent entre eux, et Rothschild, qui croit *naïvement* faire acte de bonté quand il envoie vingt mille francs à l'Assistance publique, ne sait pas qu'avec quelques louis donnés à propos, de sa main, il mettrait plus de joie dans son cœur, et dans celui des frères vaincus dont la défaite *condamne son triomphe*. C'est dans une de ces courses à travers Montmartre que je connus le Colibri.

J'ai perdu son autre nom après trente années. Mais je retrouve d'une vision très intense, un enfant de quatre ans, tout rose, dans un ébouriffement de cheveux fins et pâles où tous les souffles de l'air mettaient des farandoles. Deux grands yeux bruns éclairaient d'une flamme étonnée la transparence nacrée d'une petite face mutine tout en rires. Tendre et délicate merveille, devant laquelle s'affolaient les parents. De son esprit, de ses ruses, de ses réponses, c'était à qui des deux conteraient cent histoires.

Une attaque de faux croup m'amena le père chez moi, une nuit de janvier. Je vis un homme décomposé, hagard, qui pour tout propos me dit : " Vous me reconnaissez bien : nous nous sommes rencontrés l'an dernier dans la politique. Mon petit va mourir, dépêchez-vous." Je ne le reconnaissais pas du tout, mais qu'importe ! de folles objurgations au cocher précipitèrent

une course échevelée dans la nuit, et bientôt je pus dire la parole attendue. Ce fut une réaction de délire. Homme, femme encore tout convulsés de l'affreuse étreinte de mort, incohérents, gesticulaient, pleuraient, riaient à l'idée de la vie subitement reconquise. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, je devins subitement pour eux le vieil ami de vingt ans

J'eus beau dire, rien n'y fit, je fus sacré Dieu. Je revins le lendemain, et, plus tard, je reçus de nombreuses visites à mon tour. C'était la plus belle et la plus heureuse famille. L'homme était comptable chez un entrepreneur, la femme vaquait au ménage. Ils vivaient dans l'aisance, parlant fièrement de leurs économies et d'un petit bien qu'ils avaient au pays. Ils étaient jeunes, ils s'aimaient : c'était tout leur secret.

A les voir, lui si résolu, elle si tendre et si vaillante, couver de passion leur petit Colibri, le plus désespéré sceptique eût reflété pour un temps quelque chose de l'infinie joie de vivre.

Comment deviner que les mouvements de la vie ne permettent pas de fixer le bonheur ?

Comment soupçonner que cette complète félicité d'amour est fragile autant qu'exquise, et veut sa cruelle compensation de douleurs.

Ils ne s'en souvenaient déjà plus. C'était la plénitude de la vie heureuse.

Au square où jouait l'enfant, dans la petite chambre d'une propreté coquette, que de parties entre la jeune maman blanche et blonde et le petit Colibri, répondant par des cris aigus et des battements d'ailes aux grognements du méchant loup qui, sous prétexte de le mordre le couvrait de baisers. Le grand jeu, c'était la chanson du colibri. Il s'agissait du petit oiseau qui veut trop tôt quitter son nid, malgré les avis de ses parents, et qu'une déplorable culbute punit de son imprudence.

Je n'ai retenu que le refrain :

> C'est le petit colibri
> Qui voudrait quitter sa mère
> C'est le petit colibri
> Qui s'envole de son nid
> Oui
> Le colibri !

Pour n'être point Lamartinienne, cette poésie n'en avait pas moins un merveilleux effet de gaieté sur l'heureuse famille. Le soir, quand l'enfant dévêtu se livrait aux bruyants éclats qui souvent à cet âge, précèdent la brusque tombée du sommeil, la chanson du colibri donnait prétexte à mille inventions de poursuites et de batailles se terminant en chatouilles, en caresses, en embrassements fondus. Au refrain suspendu sur le mot oui, le doigt maternel s'avançait menaçant vers la petite gorge tressaillante, et c'était une tempête de mains qui se débattent dans les rires et dans les cris. Il n'en faut pas davantage pour faire trois heureux. Que n'arrêtons-nous le temps au passage ?

Un jour, je vis arriver la maman sérieuse. Elle n'était pas inquiète Mais le Colibri n'avait pas ri depuis deux jours. Il n'avait pas voulu quitter le lit ce matin-là. Il se plaignait vaguement. Ce ne serait rien puisque j'étais là

Hélas ! je n'eus pas plus tôt touché le petit ventre endolori que j'eus la révélation de l'horreur. Je dis ce seul mot : " Je vais revenir," et je courus chez un de mes maîtres, grand cœur que ni la haute science ni la riche clientèle n'ont jamais pu distraire de ses devoirs de bonté. Le diagnostic fut tel que je l'avais prévu. Le pronostic : la mort... " à moins d'un miracle," dit l'homme qui, faisant tous les jours des miracles, savait ce qu'il en faut penser.

Trois jours durant, face blême et rigide, sans mouvements, sans voix, sans larmes, deux automates, penchés sur l'enfant, regardèrent la vie lentement disparaître. A chaque nouveau ravin creusé par la sinistre faulx dans le petit masque bleuissant, apparaissait la correspondante blessure au visage désespéré des deux autres agonisants. De vrai, tous trois mouraient ensemble. Seulement les deux maudits qu'épargnait lâchement le mal, étaient comme figés dans la terreur de survivre.

Parfois l'un d'eux prenait ma main, disant : " Puisque vous l'avez sauvé, ce n'est pas pour nous le tuer maintenant. Il a sûrement quelque chose à faire. Quoi ? " Et le silence lourdement retombait, coupé de l'effort haletant de la petite vie mourante.

Enfin comme l'aube venait sur nous, la grande nuit de toujours fondit victorieusement sur sa proie. Et voilà qu'au seuil de l'éternel sommeil, l'enfant terrassé, mais lucide, fut étrangement pris du désir de se coucher dans la tombe au rythme ami du chant qui le mettait au berceau. Une dernière lueur brilla dans les yeux glauques, et les lèvres blanches distinctement murmurèrent : " Le colibri." Sursautant, convulsés, les misérables parents, heurtant des regards fous, subitement comprirent. Le petit réclamait sa chanson. Déjà il avait attendu. Le geste fébrile faisait signe qu'il fallait se hâter. " Le colibri, je veux le colibri," dit un dernier souffle de voix, et la petite main saccadée impérieusement commandait : " chantez donc, vous qui ne mourez pas encore."

Le père s'abattit comme une masse, se tordant sur le plancher. La femme, alors, dans un raidissement suprême, la face blafarde, labourée de trous noirs, les yeux poignardant le vide, se leva pour l'action sublime que désertait la lâcheté virile. La mère héroïque chanta. Elle chanta le colibri qui s'envole, rauque, étranglée, tenant dans ses deux mains les petites mains glacées.

> C'est le petit colibri
> Qui voudrait quitter sa mère
> C'est le petit colibri
> Qui s'envole de son nid.

Oh, martyres qui vous livrâtes aux bêtes en paiement de l'éternelle félicité promise, qu'est-ce que votre supplice auprès d'une pareille torture ?

Grimace de mort ou sourire le colibri avait payé sa dette de douleur. La mère chantait toujours, incapable de se reprendre. Je la touchai du doigt. Elle s'effondra comme frappée d'une massue. Alors enfin elle pu crier, sangloter, pleurer. Ainsi la vie reconquit sa victime.

L'histoire n'a pas de dénouement.

Des possibilités de joies, des nécessités de douleurs et la paix : tel est le cycle qui, toujours recommence.

Ma vue devint odieuse à ce deuil. Je le compris, ne pouvant moi-même sans souffrance aiguë, regarder ces deux suppliciés survivants Ils me fuyaient. Je leur dis mentalement adieu.

Où sont-ils ? Pleurent-ils toujours ? La jeunesse a des baumes pour toutes les blessures. Parfois je les rêve heureux. Un autre colibri a fait peut-être ce miracle.

(Ces pages exquises sont l'œuvre d'un médecin.)

PAGE DES ENFANTS

Le perce-neige

(Pour les petites lectrices de TANTE NINETTE)

Quelle est cette fleur que la bise
Incline sur le sol glacé,
Don de Flore aux frimas laissé,
Diamant, d'une forme exquise,
De cristal, de nacre enchassé?...

C'est le gracieux perce-neige,
Frêle, tremblant; mais fier et beau.
Sa corolle regarde en haut
Et le Ciel clément le protège
Comme il veille sur tout berceau.

De là, lui vient cette vaillance
De croître, alors que rien ne naît,
Et de chanter quand tout se tait,
Les bienfaits de la Providence
Que souvent l'homme méconnaît.

BELLA.

Montréal, Février, 1903.

Causerie

JE ne vous demanderai pas, petits amis, d'où vient cette appellation d'Amérique donnée au continent que nous habitons. La géographie et l'histoire vous ont appris, n'est-ce-pas, que nous le devons à Améric Vespuce, le navigateur florentin, qui, suivant l'exemple de son illustre devancier, Christophe Colomb, a porté le goût des expéditions lointaines jusqu'aux confins du Nouveau Monde.

Contrairement à l'opinion assez généralement établie, Améric Vespuce, a été entièrement étranger à l'application de son nom aux terres nouvellement découvertes par Colomb. Rien chez lui n'eût pu faire supposer qu'il passerait à la postérité ; ses talents de géographe, de même que son inclination prononcée pour les voyages, n'auraient point suffi pour l'élever au-dessus de ses contemporains. Seul, un concours de circonstances heureuses lui a tenu lieu de génie.

Ajoutons encore la narration écrite et publiée de ses voyages outre-mer, la première du genre, et qui excita au plus haut point, l'intérêt et la curiosité d'un public anxieux d'apprendre quelque chose sur le pays récemment découvert. Le géographe n'aurait-il que le seul mérite d'avoir fait le premier un rapport circonstancié de son exploration américaine que, déjà, il se fut acquis des droits à notre souvenir.

Améric Vespuce naquit à Florence en Italie, au mois de mars de l'année 1451. Son père était notaire, et son oncle, qui avait été en même temps son professeur, appartenait à l'ordre illustre des dominicains. A seize ans, le jeune homme entrait à l'emploi des Médecis dont la maison de commerce à Florence était alors très puissante. Après quelque temps, on lui confiait des postes importants et, plus tard, Lorenzo de Médecis le dépêcha en Espagne dans l'intérêt de la maison. Ce fut alors qu'il connut, à Séville, celui dont le nom était dans toutes les bouches : Christophe Colomb. Les deux Italiens eurent bientôt formé des liens d'amitié et l'agent des Médecis fut alors à jamais voué aux aventures nautiques.

A cette époque, les découvertes de terres nouvelles passionnaient les esprits et c'était chose ordinaire de voir les flottes s'en allant à toutes voiles vers les mers de l'Ouest.

Après avoir fait partie d'une expédition comme pilote et géographe, Améric Vespuce, alors au service du roi du Portugal, résolut de tenter la fortune à ton tour et commanda en 1501, une caravelle en route pour le Brésil, qu'il désigna sous le nom de : "Pays des Perroquets".

Améric Vespuce fit un deuxième voyage, puis un troisième voyage, au cours duquel il écrivit ces lettres qui devaient donner à son nom plus de publicité. Les religieux du monastère de St-Die, France, les traduisirent en latin, et bientôt René, duc de Lorraine, en recevait une édition en langue française. Ces lettres furent ensuite portées à la connaissance d'un géographe viennois, qui en fit mention en donnant au Continent Occidental le nom de " Terre d'Améric."

Peu de temps après, les cartes géographiques apposaient à cette partie du Nouveau-Monde le mot " Amérique," qui s'étendit bientôt au continent tout entier.

Vespuce n'eut jamais, dit-on, l'intention de dérober à Christophe Colomb l'honneur de sa découverte ; les circonstances l'ont favorisé, et la publication de ses lettres, jointe à la suggestion du géographe de Vienne, ont mis la dernière main à l'œuvre dont s'empara la renommée.

Entre temps, Améric Vespuce était retourné en Espagne et reçut du roi Ferdinand, en qualité de pilote supérieur, de riches appointements.

Il mourut à Séville en 1512.

***

Un nouveau correspondant, Roger X, de Montréal, âgé de 14 ans, donnant beaucoup, comme on va le voir, et promettant de même, me fait parvenir la réponse suivante à cette question-ci :

" Dans quel mois les femmes parlent-elles le moins ?"

" Ça devrait être février, écrit-il, puisque ce mois a moins de jours ; cependant, moi je suis d'avis qu'avec les femmes il n'y a jamais rien de perdu et qu'elles savent reprendre avec avantage dans le mois de mars ce qu'elles ont manqué en février."

Si jeune, et pourtant si vieux !.. ... C'est bien à toi, galant neveu, qu'on pourrait appliquer ces vers trop connus :

A toute âme bien née,
La valeur n'attend pas le nombre des années !

TANTE NINETTE.

Souvenir de la première neige

(*Pour tante Ninette*)

C'ÉTAIT en novembre dernier, le 26, je crois.

—Il neigera, dit mon frère, le baromètre le promet, et les astronomes prédisent la neige.

En effet, le ciel s'obscurcit, le froid devient moins intense, et le vent chasse du ciel des flocons blancs qui, comme aujourd'hui, tourbillonnent dans l'espace, et viennent ensuite blanchir les maisons, les arbres, les passants.

Au réveil de l'enfant tout est blanc. Oh ! que de parties, que de bonheur se propose-il déjà ! Il a revêtu ses chauds habits et le voilà parti, se roulant sur cette nappe blanche qui lui semble nouvelle, car il y a des mois qu'il ne l'a vue !

Après cette belle journée, en rentrant, il sent ses membres engourdis par le froid, malgré son épais manteau ; alors, bien vite près de l'âtre, il se réchauffe et, tout en tendant aux flammes ses mains rougies, il raconte aux siens, la figure joyeuse, le bon-

PAGE DES ENFANTS

heur qu'on éprouve à la vue de la "première neige".

Mais cet heureux enfant a-t-il songé aux pauvres du même âge que lui, qui, d'une manière bien différente, ont vu tomber la première neige?... Oh! pour eux c'est la misère, les chagrins, la douleur...

Hier il faisait froid, c'est vrai; mais aujourd'hui, la rude saison a vraiment commencé, car, si la neige, pour les heureux de ce monde apporte le bonheur, pour le malheureux elle a la souffrance!

Mais, comme toute chose aussi, toute chose triste ou gaie, la neige disparaîtra. Un chaud soleil viendra fondre les bonshommes et les châteaux fragiles qui s'en iront en maints petits ruisseaux; les arbres, dépouillés de leurs feuilles, se couvriront de petites fleurs blanches, la terre redeviendra verte, les oiseaux, chassés par la froidure, rentreront en troupes joyeuses saluer le retour du beau printemps.

On verra toute la nature changée; elle ne sera plus pour le pauvre pleine de tristesse; pour le malheureux comme pour le riche, cette fois elle apportera le bonheur!... LOULOU B.

Correspondance

Montréal 8 Janvier 1903

Madame Françoise et tante Ninette Je vous souhaite une bonne et heureuse année boucoup de seucces dans votre grandre entreprise, j'aurais voulut vous écrire plustot mais j'ai eu la picotte vollante j'ai été bien malade jaurais bien aimer prandre part a votre concour mais mamame navait pas le temps il fallait magasiner j'en ai parler a papape il a lever les épaules et il a dit Ah les fememes je n'ai pas bien conprit ce qui voulais dire j'ai eu beaucoup detrennes, jaurais bien aimer a avoir un tambour et une trompette papape me dit que ces cadeaux étais confisquer a cause des droits je pense que c'est lui qui a fait son officier de douane, Pardonnez moi d'être aussi long inclus $1.00 pour les derniers 6 mois d'abounement a votre journal, quand je me suis abonner au mois davril javais 5 ans aujourd'hui j'ai 6 ans, on a bien de raison dire que le temps passe vite j'ai bien hâte detre mieux pour aller vous faire visite mais c'est ne sera avant un mois. J'espère que votre prochain concour n'aura pas lieu dans le mois du magasinage mamame n'aura pas d'excuse cette fois.

Votre petit abonner
Pap III.
(Six ans.)

LES JEUX D'ESPRIT

Beautés de la prononciation française:
(Pour mes jeunes savants et savantes)

Nous *portions* nos *portions*.
Les poules du *couvent couvent*.
Mes *fils* ont cassé mes *fils*.
Il *est* de *l'Est*.
Il *convient* qu'ils *convient* leurs amis.
Je *vis* ces *vis*.
Nous *exceptions* ces *exceptions*.
Cet homme est *fier*; peut-on s'y *fier*?
Nous *éditions* de belles *éditions*.
Nous *relations* ces *relations* intéressantes.
Je suis *content* qu'ils *content* cette histoire.
Les cuisinières *excellent* à faire ce plat *excellent*.
Les poissons *affluent* dans l'*affluent* de la rivière.
Nous *objections* beaucoup de choses contre vos *objections*.
Ils *résident* à Tunis chez le *résident* général.
Vos *intentions* sont que nous *intentions* ce procès.
Ces dames se *parent* de fleurs pour leur *parent*.

(Expliquez la signification des mots dont l'orthographe est la même, et nommez les parties du discours auxquels ils appartiennent.)

Charade

Dans mon premier on cuit le pain;
Mon second se chante en musique,
Mon tout insecte assez vilain,
Mais travailleur assez pratique,
Aux avares est comparé
Fort injustement à mon gré.

Histoire Sainte
(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Qui était Samson? Donnez quelques détails sur sa vie.

Solution des Jeux d'Esprit

Charade amusante
(Pour mes neveux exclusivement.)

Dans quel mois les femmes parlent-elles le moins?

Rép. Le mois de février parce qu'il n'a que 28 jours.

Ont répondu: Paul Lalonde, Esperantisto, Montréal; Rosette Guy, Québec; Maurice Beauset, Ottawa; Roch Montbriant, Montréal, Amédée Demers, élève des cours de Mlle Lanctôt, Chs. Paul et Symé.

Charade

Quels moutons mangent le plus, les blancs ou les noirs?

Rép. Les moutons blancs parce qu'ils sont en plus grand nombre que les moutons noirs.

Ont bien répondu: Rosette Guy, Québec; Fanny Maurault, Montréal; Jeanne Hamel, Ste-Marie, Beauce; Maurice Beauset, Ottawa, Chs. Paul et Symé.

Histoire du Canada
(Pour mes jeunes savants et savantes.)

Quand les deux Canadas furent-ils réunis, sous quel gouverneur et quelles furent les principales dispositions de l'Acte d'Union?

Rép. Les deux Canadas furent réunis en février 1841, sous Lord Sydenham, gouverneur à cette époque.

Les dispositions de cet acte furent l'établissement d'un gouvernement responsable. Chaque province devait être représentée par 62 membres dont 40 élus par le peuple, et 20 par la Couronne. L'Acte d'Union prit naissance sous le gouvernement de Lord Durham, en 1838, mais ne fut mis en vigueur qu'en l'année 1841.

Ont bien répondu: Maurice Beauset, Ottawa; Fanny Maurault, Couvent de Jésus-Marie, Périférigérilérimini, Montréal; Juliette St-Pierre, Suzanne, Cécile Hudon, Juliette Guertin, Cécile Brault, Montréal, élèves des cours de Mlle Lanctôt, Rosaria Lamontagne, Rita Mount, Berthe Tétreault, académie Ste Marie.

Question de géographie
(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Qu'entendez-vous par provinces maritimes? Nommez-les.

Rép. Les provinces maritimes sont celles qui sont situées sur le bord de la mer.

Les voici: Le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, y compris l'Ile du Cap-Breton et l'Ile du Prince-Edouard.

Ont donné de bonnes réponses: Jeanne Hamel, Ste-Marie de Beauce; Ninette et Paul Lalonde, Montréal, Chs. Paul et Symé.

Bloc-Notes

JE trouve absolument amusant de lire quelques courriers de la campagne, tels que les publient, de temps en temps, nos grands quotidiens. Les nouvelles des paroisses, les mariages, les naissances et les décès y sont données de la façon la plus désopilante du monde. Ainsi, j'ai gardé soigneusement parmi mes extraits de journaux l'avis de la naissance suivante :

"Mme X... en se promenant dans son jardin, a trouvé, sur une plate-bande, un gros garçon."

Voilà un endroit dangereux, et, à mon humble avis, Mme X., ferait bien de ne pas s'y promener trop souvent.

"Il y a trois mois, écrit un autre correspondant, monsieur Z., a bu un verre d'encaustique, croyant prendre un remède. *Comme les suites de cet accident sont très dangereuses, le médecin l'a presque abandonné.*" Si c'est une excuse, ce n'est, certes pas, une raison.

Dans l'énumération de cadeaux de mariage, je trouve, l'autre jour, cette perle: "Mme A., superbe plateau en argent, Mme B., magnifique théière, Mme C., *cadeau de conséquence*" J'aimerais bien à savoir, ce que peut être un cadeau de conséquence. Vous ?

Enfin, terminons, parce que c'est bien le cas de dire, que le sujet pourrait m'entraîner dans des longueurs.... Mais pas avant de mentionner l' "erreur typographique" commise dans un de ces courriers, et relevée, hier, à grands renforts de majuscules, dans le même journal qui l'avait imprimée. On avait fait dire au correspondant de Saint-P., dans la description d'une cérémonie religieuse : "notre *beau* curé," quand c'était "notre *bon* curé," qu'il fallait écrire. Pourtant si le mieux n'est pas ennemi du bien, le beau peut, ce me semble, accompagner le bon. N'importe, on s'est très excusé de cette innocente coquille, et aujourd'hui, monsieur le curé de Saint P. doit être satisfait, je l'espère : Il est bon mais il n'est pas beau. Dont acte.

***

La charité, dans notre ville, s'exerce de la façon la plus large et la plus généreuse. Je le constate chaque fois que l'on fait appel au public et dans ces banquets dits de charité, où le nombre des convives est tellement grand que les salles les plus spacieuses ne peuvent suffire à les contenir tous. Et ce sont constamment les mêmes figures que l'on y rencontre, "toujours les mêmes qui se font tuer," ce qui prouve que le dévouement est aussi magnanime que constant. Je trouve qu'on devrait le reconnaître et remercier de temps en temps. Demander c'est bon, mais un mot de reconnaissance à propos, c'est encore meilleur. Et cela n'entrave en rien l'élan donné.

***

Un correspondant m'écrivait dernièrement : "J'attendais l'appréciation que vous donneriez de la pièce du Dr Choquette, *Les Ribaud*, pour savoir ce que je devais en penser, car, votre journal est le seul qui donne une critique juste et vraiment raisonnée des artistes qui jouent à Montréal, ainsi que des pièces qu'ils interprètent."

Cette appréciation est bien de nature à faire plaisir à la directrice du JOURNAL DE FRANÇOISE, qui prend ici même occasion de dire, que le journal est une tribune libre, où l'on dira absolument ce que l'on veut, à la seule condition que ce soit ce que l'on pense. D'où il pourra arriver quelque fois que les correspondants ne refléteront ni la pensée, ni le sentiment de la direction, mais leurs opinions seront pourtant respectées et intégralement reproduites.

***

Remerciements à Mlle Beaudoin (Gilberte) secrétaire de l'Oeuvre de la Crèche, à la Miséricorde, pour l'envoi du quatrième rapport annuel de cette institution.

***

Je recommande fortement la lecture de la nouvelle, intitulée, *Le Colibri*, qui est l'œuvre d'un médecin.

***

Une correspondante me demande s'il existe, à Montréal ou dans les autres villes du Canada, une institution où l'on traite les défauts d'articulation, tel que le bégaiement. Je n'en connais pas, mais je serais heureuse que quelque lecteur, mieux informé, renseignât ma correspondante à ce sujet.

FRANÇOISE.

Le cent vingtième immortel

M. Edmond Rostand sera le cent vingtième immortel accueilli sous la coupole par M. Legouvé.

Le vénérable doyen de l'Académie française entre, en effet, le mois prochain, dans sa quarante-neuvième année d'immortalité en même temps que dans la quatre-vingt-dix-septième de son âge, et il a vu se renouveler trois fois les quarante !

Lorsqu'il entre lui-même dans leur compagnie, en 1855, les poètes s'y appelaient Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Alfred de Musset ; les autres, Sainte-Beuve, Cousin, Mérimée, Saint-Marc Girardin, Flourens, Molé, Ampère, Villemain, Nisard, Mignet, Scribes ; les orateurs, Berryer et Montalembert ; les hommes politiques, Thiers et Guizot...

M. Edmond Rostand ne déparera pas cette jolie pléïade.

Toutes les fois qu'au fond de sa conscience, on se sent le droit de pardonner, c'est qu'on en a le devoir.

VICTOR HUGO.

LE théâtre, La Gaieté, a l'intention de nous faire rire, et tant que cette gaieté sera de bon aloi, elle devra être encouragée. Ça lui permettra d'en perpétuer plus longtemps les joyeux échos, et ça distraira agréablement les spectateurs des soucis de la vie. "La Marraine de Charlie" a obtenu un franc succès, la semaine dernière.

Cuisine Facile

Fraise de veau au naturel. — Mettez à dégorger une fraise de veau dans de l'eau tiède, faites-la blanchir ensuite à l'eau bouillante pendant un petit quart d'heure ; égouttez-la et, après l'avoir épluchée, faites la cuire dans de l'eau avec un morceau de beurre manié de farine, sel, poivre, oignons, carottes, panais, bouquet de persil, ciboule, ail, clous de girofle ; quand elle est cuite, retirez-la ; réduisez la cuisson ; passez-la, ajoutez-y des cornichons et un filet de vinaigre, et servez avec la fraise cette sauce dans une soupière.

Rognons de cochon sautés au vin. — Emincez vos rognons de cochon, mettez-les dans une casserole sur un feu ardent, avec un morceau de beurre, sel, poivre, persil, petits oignons et échalottes hachés bien menu ; sautez votre émincé sans relache, afin qu'il ne s'attache pas. Lorsque vos rognons sont réduits, ajoutez un peu de farine que vous remuez, avec votre émincé ; versez ensuite un verre de vin blanc ; retournez sans laisser bouillir et servez.

Pommes flambantes. — Prenez de moyennes pommes, une ou deux par personne ; faites les cuire dans de l'eau sucrée avec cannelle ou zeste d'orange ou de citron, mais veillez à ce qu'elles ne s'écrasent pas ; retirez-les l'une après l'autre et dressez-les en pyramide dans un plat qui aille au feu et qui puisse être présenté sur la table. Le jus dans lequel on cuit les pommes doit être laissé sur le feu pour qu'il réduise ; lorsqu'il a pris la consistance de sirop, arrosez-en les pommes ; soupoudrez-les de sucre et versez sur le tout du rhum auquel vous faites prendre feu. Les pommes devront être très chaudes, autrement *le rhum ne prendrait pas.*
